

Pol. g. 357
DISCOURS

SUR

LE LUXE,

Qui a remporté le Prix d'Éloquence à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Besançon, en 1783.

Par M. GENTY, Docteur Agrégé en l'Université de Paris, Membre & Vice-Secrétaire perpétuel de la Société Royale d'Agriculture d'Orléans, & Professeur de Philosophie au Collège Royal de la même Ville.

Illæ opes atque divitiæ afflixere sæculi mores, mensamque vitiis suis, quasi sentina, Rempublicam pessumdedere. (Florus, Lib. III. Cap. 12.)



1783.



Sujet proposé par l'Académie de Besan-
çon : *Les funestes effets du Luxe, ou le Luxe*
détruit les mœurs & les Empires.





AVERTISSEMENT.

LA Compagnie respectable & éclairée qui a daigné couronner cet Ouvrage, a dû juger en même temps que je n'avois pas fidèlement rempli le Sujet proposé; & j'avoue que j'ai été moi-même étonné de mon succès. Il s'agissoit de développer les funestes effets du Luxe, & de prouver qu'il détruit les mœurs & les Empires : ces termes du Programme annonçoient assez que l'on devoit se borner aux effets du Luxe, sans se mettre en peine d'en rechercher les causes; & qu'il falloit sur-tout considérer la question du côté du moral, sans entrer dans des discussions politiques, souvent arides & peu propres à se prêter aux grands mouvemens de l'éloquence. L'Académie étoit d'autant mieux fondée à proposer la question sous ce point de vue, que le Luxe reproduit sans

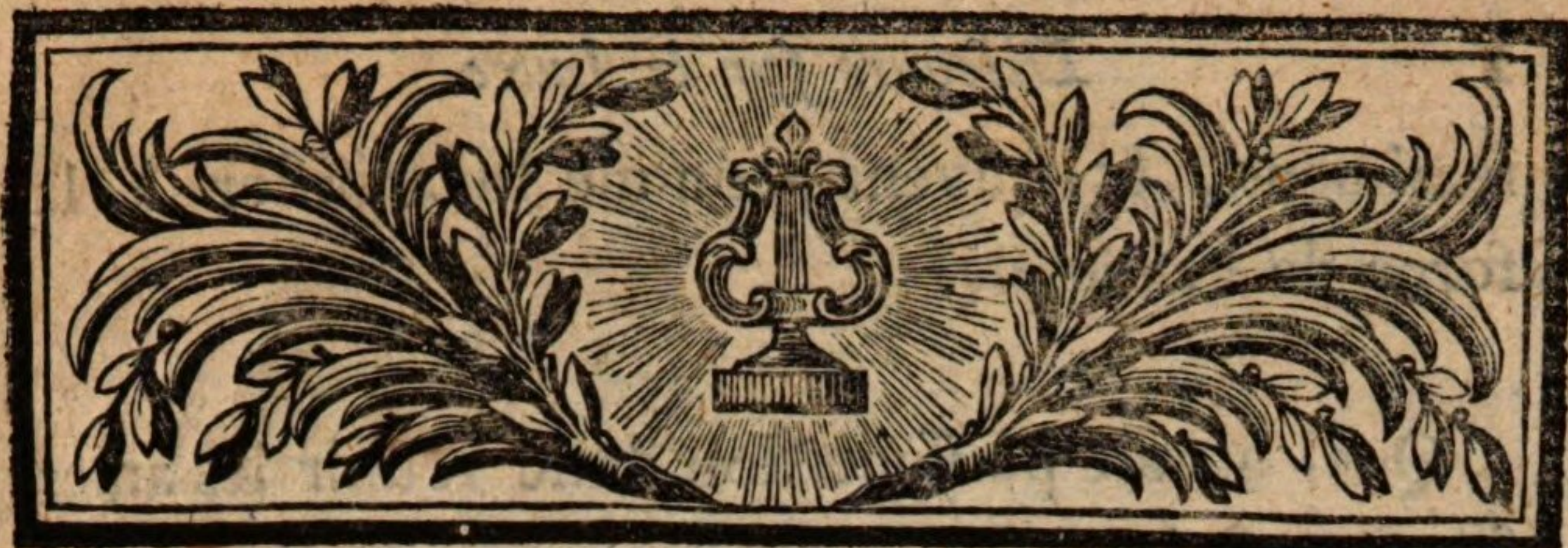
cesse les causes qui l'ont fait naître , & qu'en développant séparément ses causes & ses effets , on s'expose à faire rentrer continuellement les deux parties du Discours l'une dans l'autre.

J'ai senti d'avance la force de ces raisons , qui n'ont pas dû échapper à mes Juges ; mais je les ai balancées avec la difficulté de traiter d'une manière neuve , intéressante & utile , une matière déjà trop rebattue & discutée par les plus grands hommes. D'ailleurs , en réfléchissant sur mon sujet , j'ai cru voir que l'influence du Luxe sur la prospérité des Etats , étoit restée un problème jusqu'à nos jours , parce qu'on ne l'avoit pas encore considérée dans l'ensemble du Corps politique ; j'ai pensé que les causes de ce vice destructeur étoient si violentes , qu'on ne pourroit jamais le détruire , ni même le modérer , sans l'attaquer dans ses principes ; & j'en ai conclu qu'il étoit sur-tout important de remonter à son origine. Ces rai-

sons m'ont paru devoir l'emporter sur les autres , & je me suis vu forcé de m'écarter un peu de la route qui m'étoit tracée. Laisant donc à d'autres le plaisir de composer un Discours bien orné , bien régulier , bien académique , & de cueillir des fleurs sur les traces des Ecrivains éloquens qui se sont élevés contre le Luxe , j'ai sacrifié ce brillant avantage au seul desir d'enseigner quelques vérités utiles.

Le même desir me détermine à publier cet Ouvrage , que j'offre , avec ses défauts , comme un gage de la franchise de mes sentimens & de mon amour pour l'humanité. Il est imprudent peut-être de m'exposer ainsi à l'œil perçant de la critique , sans Mécènes ni prôneurs : mais en respectant les motifs qui ont décidé mes Juges en ma faveur , je suis encouragé par leurs suffrages , & je crois pouvoir compter sur l'indulgence des Lecteurs sensibles. On chercheroit sans doute en vain dans ce Discours

l'empreinte des grands talens & du génie ; on y reconnoitra du moins le langage d'un homme libre , exempt de crainte & d'ambition , qui aime la vérité de bonne foi , & qui sçait la dire.



DISCOURS SUR LE LUXE.

QUE l'état de l'homme sensible & ami des malheureux est pénible & agité , & de quel courage doit s'armer celui qui prend la défense des vérités utiles au genre humain ! Si son cœur trop plein cherche à s'épancher , s'il veut exhaler sa douleur à la vue des maux de la Patrie , il est rebuté par le froid dédain , & ne trouve que des cœurs avilis par l'égoïsme & fermés à la pitié. En vain voudroit-il enseigner les moyens de rappeler l'abondance parmi les indigens , & de faire régner l'harmonie dans toutes les classes de la Société ; sa voix est bientôt étouffée par les clameurs de ceux qui sont intéressés au désordre , & par les murmures insensés d'une multitude éblouie par le faste. Il ne peut se faire entendre que parmi le petit nombre d'hommes qui partagent ses

sentimens , & sçavent , comme lui , résister à la force de l'exemple.

Quel attrait puissant doit donc réunir les ames franches & honnêtes , que les maximes d'un siecle frivole n'ont point dégradées , & qui conservent encore la divine empreinte des vérités primitives ! Elles seules peuvent mutuellement s'offrir les moyens de charmer leurs peines & de calmer les tourmens de la sensibilité : elles seules connoissent les délices que la nature attache à leur commerce. Guidées par le seul amour de la vertu , sans autre intérêt que celui de leurs semblables , sans aucune convention , & presque sans le secours d'aucun signe intermédiaire , elles forment une ligue redoutable aux méchans , & se répondent des deux extrémités de l'Univers.

Du fond de ma solitude , j'ai entendu la voix des Sages , qui s'élève en faveur de l'humanité , & j'ai osé croire qu'elle s'adressoit à mon cœur. Quoi ! me suis-je écrié , il y a donc encore des yeux ouverts sur les malheurs publics , & des ames fortes que les préjugés n'ont point asservies ! Je puis encore dire la vérité , & la déposer dans le sein d'une Compagnie digne de l'entendre , & qui m'invite à la publier ! Tel qu'un généreux esclave qui , délivré de la chaîne sous laquelle il

a long-temps gémi, sent revivre le sentiment de sa noblesse naturelle, & tressaille à la vue de son Libérateur, je n'ai pu contenir mes transports en voyant briser les liens qui tenoient ma langue captive, ni résister au desir d'entrer dans la carrière qui m'étoit ouverte. Poussé par une inspiration secrète, je m'y suis engagé sans avoir eu le temps de consulter mes forces. Heureux, si mes efforts & ma sensibilité me rendent digne de mes Juges ! plus heureux encore de me voir précédé dans le chemin de la gloire, & de m'avouer vaincu par des rivaux qui sçachent mieux que moi venger les droits de l'humanité !

Pour ne laisser échapper aucun rapport de la question proposée, qui embrasse tout le système politique, je vais successivement considérer le luxe dans ses causes & dans ses effets. Je prouverai d'abord que les causes qui engendrent le luxe, détruisent les principes de la force & de la félicité publiques, & qu'il est par conséquent un signe infallible de foiblesse & de décadence : je ferai voir ensuite qu'il donne à son tour une nouvelle énergie aux causes qui l'ont fait naître, & qu'en altérant de plus en plus la constitution physique & morale d'un Etat, il en accélère la chute en peu de temps. Comme ce ne sont pas les autorités, mais les raisons qu'il faut balancer

devant l'Aréopage où je vais comparoître , les noms des grands hommes qui ont vanté l'utilité du luxe , quelque'impofans qu'ils puiffent être d'ailleurs , n'ont rien ici qui doive m'étonner. Leur exemple , loin de me décourager , femble venir à l'appui de mes principes , puifqu'il fait voir que la funefte influence du luxe s'étend même fur les plus beaux Génies , & qu'il transforme en adulateurs du vice , ceux même que la nature avoit formés pour être les plus courageux Défenseurs de la vertu.





PREMIERE PARTIE.

TOUTES les parties d'un Etat se répondent & se pénètrent de tant de manieres, les ressorts qui l'animent sont si multipliés, les causes morales viennent si souvent se combiner & se confondre avec les causes physiques, les effets directs sont si différens de leurs contre-coups; enfin, les circonstances extérieures produisent tant de modifications dans les événemens qu'elles accompagnent, que l'on n'est pas même d'accord sur la nature du bonheur public, ni sur les moyens de reconnoître si un Empire penche vers sa ruine, ou s'il s'élève à son plus haut degré de perfection & de grandeur. Les uns nous montrent la ressource unique de l'Etat dans les amas d'argent que les richesses publiques déposent en passant par les mains de la Finance, & dans l'art merveilleux & si perfectionné de convertir en impôts toutes les branches du revenu & de la consommation; les autres, éblouis par un vain éclat, jugent de l'opulence générale, par le faste des Grands, & par les dépenses puériles & souvent révoltantes de quelques hommes qui portent le masque du bonheur: d'autres, uniquement frappés de l'appareil d'une

grande puissance, ne considèrent dans un Empire, que les armées qu'il entretient, & le nombre de vaisseaux dont il couvre les mers; d'autres, évaluant le bonheur public au poids de l'or, n'ont égard qu'au numéraire que le commerce fait entrer & circuler dans la Nation, & s'imaginent que la prospérité d'un Royaume doit se mesurer sur le nombre de ses Manufactures, & sur la rapidité des fortunes des Négocians. Ceux enfin qui s'honorent le plus de la qualité d'hommes, & qui paroissent le plus animés de l'amour de leurs semblables, voient dans la culture des terres la source féconde des vraies richesses, & calculent les degrés de la force publique sur la population des campagnes.

Comment démêler la vérité parmi tant d'opinions diverses, & cependant, comment découvrir les causes de la décadence d'un Empire, si l'on ignore même en quoi consiste sa vraie grandeur? Fermons l'oreille aux cris de l'intérêt particulier, pour mieux juger de l'intérêt général: Considérons le Corps politique dans toutes ses parties, afin de ne point prendre l'enflure de quelque membre parasite, pour de l'embonpoint: Étudions la suite de tous ses mouvemens, de crainte de regarder comme l'effet de ses forces naturelles l'effet du délire & du transport. Tâchons sur-tout de nous

dépouiller de toute prévention, & de remonter aux idées primitives d'humanité & de justice. Écoutons la voix intérieure qui nous crie sans cesse que l'opulence n'ajoute rien à la qualité d'homme, & qu'il suffit d'avoir une ame immortelle pour être compté parmi ceux que la nature appelle au partage de ses bienfaits.

Favoris de la fortune, laissez dissiper pour un instant les vapeurs de l'encens qui vous enivre, & souffrez que je vous rappelle que tous les hommes sont vos semblables, qu'ils ont une origine & une destination commune, & qu'ils ont tous un égal droit au bonheur & à la vie. Je mettrai donc à l'écart toutes les petites prétentions de la vanité, toutes les idées factices du bonheur, qui sont nées de l'oisiveté & de l'opulence; en un mot, toutes les chimères & les extravagances que les passions exaltées mettent dans la tête des hommes, & je ferai consister la prospérité d'une Nation dans le nombre de ceux qui la composent, & dans leur aisance générale. Je ne dois pas craindre l'erreur, en écoutant ainsi la voix de la nature: & en effet, que pourroit-on désirer pour la félicité publique, si le nombre & le bonheur des sujets d'un Empire étoient portés à leur plus haut degré?

Or, pour procurer à une Nation ce double

avantage , il faut multiplier les objets nécessaires à la vie , & les faire servir à la consommation utile des hommes. Et pour y parvenir il faut exciter l'activité générale , & la diriger vers la source de la fécondité. On peut même affurer que tout l'art de la politique se réduit à ce dernier moyen : car , en fixant toutes les forces aux lieux mêmes où les richesses renaissent , on multipliera les ressorts de la puissance publique , & les salaires qui sont le nerf de l'activité générale.

Si , au contraire , par le déplacement des richesses , on attire le centre des forces loin de la reproduction , la plupart des bras destinés à ouvrir le sein de la terre , demeureront dans l'inaction , ou seront employés à des ouvrages frivoles ; une grande partie des productions perdra sa valeur , & ne sera plus consommée ; les terres dépouillées de leurs richesses & de leurs cultivateurs , paroîtront frappées de stérilité ; le désordre s'introduira dans toutes les branches de l'économie politique , & les générations s'éteindront dans la misère & la langueur.

La vue d'un homme désœuvré , offroit toujours à un Empereur de la Chine l'affligeante image d'un autre homme mourant de faim. Que de larmes n'auroit-il pas versées sur nos contrées

d'Europe , en y voyant un si grand nombre de citoyens oisifs ; ou , ce qui est plus déplorable encore ; occupés à falsifier & altérer de toutes manieres les plus précieux dons de la nature ? *Le Labourage & le Pâturage* , disoit le Grand Sully , *sont les deux mamelles d'un Etat* ; ce n'est donc qu'en fixant l'abondance dans ces deux sources de la prospérité , qu'on pourra rendre une Nation florissante. Si l'Empire Chinois , malgré les fréquentes révolutions de ses Dynasties , subsiste sans altération depuis quarante siècles , & nourrit une population nombreuse & fortunée , c'est qu'il est fondé sur la seule agriculture ; c'est que tous les Arts y sont subordonnés à cet Art nourricier , & toutes les vues constamment dirigées vers cet unique objet.

En vain l'industrie humaine , avec tous ses raffinemens , viendra-t-elle au secours d'une Nation épuisée par le déplacement & le faux emploi de ses forces ; en vain appellera-t-elle au partage des richesses ravies à la culture , & accumulées dans les villes , la plus grande partie de sa population : en vain rendra-t-elle les Nations voisines ses tributaires. Malgré tous ses efforts , elle se borne à changer les formes , & , considérée par rapport au genre humain entier , elle ne parviendra jamais à produire de nouvelles richesses. Dans l'intérieur

d'un Empire , ses échanges ne servent qu'à remplacer sa propre consommation , & les profits qu'elle peut faire sur les étrangers , méritent à peine d'entrer dans la balance des intérêts politiques , s'ils sont achetés aux dépens de l'agriculture. Et en effet , quand ces profits ne feroient pas réciproques , pourroit-on jamais les comparer avec les richesses réelles que le déplacement de l'activité nationale empêche de reproduire ? Est-ce en attirant les riches consommateurs à la Cour & à la Capitale , par le charme des arts frivoles , que le Ministre & l'ami de Henri fit renaître la France de ses cendres , qu'il scut en dix années acquitter des dettes immenses , décharger les Peuples d'une grande partie des impôts , amasser des trésors pour l'exécution des vastes desseins de son Maître , rendre à la Nation son bonheur , sa puissance & sa gloire ? Est-ce en établissant des riches manufactures sur les débris de l'agriculture désolée , que Léopold fait oublier à la Toscane tous ses malheurs , & que , du sein de la plus affreuse misère où le désordre des derniers regnes l'avoit réduite , il l'élève à un degré de prospérité qu'elle n'eut jamais espéré de pouvoir atteindre ?

L'industrie est l'unique ressource des petits Etats , tels que les Républiques de Gênes & de Hollande dont le sol est stérile & insuffisant pour la

substance des habitans. Elle fournit aux grands Empires un accroissement de richesses, en attirant l'or des étrangers, & en multipliant les ressorts de l'activité générale : elle contribue par conséquent à la prospérité publique, quand les forces ne sont pas détournées de leur direction naturelle ; mais toutes les merveilles qu'elle peut inventer, pour éblouir un grand peuple qui tend à sa ruine, ne pourront en aucunes manieres retarder l'instant de sa chute. Souvent même l'activité, qui naît de l'industrie, ne sert qu'à augmenter le déplacement des richesses, & à mettre par-là le comble à la misere publique. Les manufactures les plus brillantes n'offriront jamais qu'une bien foible image du developpement & de la multiplication des germes dans le sein de la terre. Comment oses-tu donc, ô homme superbe, mettre ton ouvrage à la place de celui de la nature ? Tu ne peux introduire un seul atôme dans l'univers, & tu crois ta main assez habile pour pouvoir négliger les dons de cette main libérale qui a semé les étoiles dans l'espace & qui répand par-tout la vie & la fécondité !

Ce coup-d'œil jeté sur la constitution d'un Etat suffiroit pour décider la question que je traite ; car le luxe prend toujours sa naissance dans les grandes fortunes acquises au sein des

Villes, & par conséquent dans le déplacement des richesses & des forces publiques. Mais pour faire voir de plus en plus que toutes les causes du luxe entraînent avec elles la perte des Empires, parcourons rapidement ces causes & entrons dans quelques détails.

Quoique l'inégalité des fortunes soit la cause du luxe la plus générale, je ne m'arrêterai cependant pas à la considérer en elle-même, parce que, renfermée dans ses vraies limites, elle est une suite nécessaire de la variété des forces, des talens, du bonheur & des besoins que la nature donne à chaque individu, & que, si l'on parvenoit à l'empêcher de naître, on romproit tous les liens de l'intérêt social, & l'on éteindroit toute espèce d'émulation. Elle ne devient nuisible & n'engendre un luxe ruineux, que par le mélange des causes factices qui viennent se combiner avec ses causes naturelles pour la rendre excessive.

Or, parmi les causes factices de l'inégalité des fortunes, les profits immodérés de la finance doivent occuper le premier rang : leur excès a été la source la plus féconde de la misère publique ; & nous devons bénir à jamais les jours heureux où la sagesse de notre Administration s'est occupée des moyens de les réduire à leurs justes bornes.

Car ils augmentoient la masse de l'impôt, sans multiplier les effets bienfaisans de la Puissance souveraine; ils dépouilloient injustement l'homme utile, pour entretenir une foule d'oisifs qui dévoreroient le sein de la Patrie; ils dépeuploient les campagnes & faisoient languir le Commerce & les Arts nécessaires, pour exciter une vaine industrie & nourrir les artisans du luxe. Vous regardez un homme riche & fastueux comme très-utile à cause du grand nombre de valets qu'il fait vivre, & vous ne voyez pas au loin la multitude de malheureux que son opulence prive de travail & de pain! Vous ne voyez pas que la reproduction des richesses nationales sera diminuée, non-seulement d'une somme égale aux avances qu'il a ravies à la culture, mais encore de tous les profits qui en devroient naître, & qu'il en résultera une dégradation progressive d'autant plus rapide, qu'elle sera plus prolongée! Vous ne voyez pas que les propriétaires, frustrés désormais d'une grande partie de leur revenu, aimeront mieux faire valoir leurs fonds dans la Capitale, que d'améliorer & même d'entretenir les avances de la culture, & que toutes les sources de la fécondité se tariront à la fois!

Il est sans doute nécessaire à l'entretien de la Puissance souveraine, de lever des tributs sur les

peuples; mais la complication des taxes publiques est pour un Etat le fléau le plus redoutable. Elle s'oppose au renouvellement des richesses & au bonheur général, non-seulement parce qu'elle augmente la charge de l'impôt, mais parce qu'elle met du retard & de la difficulté dans les échanges, & qu'elle soumet les moindres actions de l'honnête homme à une inquisition révoltante. Elle est sur-tout nuisible parce qu'elle jette de l'obscurité dans la perception du revenu public, & qu'elle couvre d'un voile impénétrable les moyens de s'enrichir que la cupidité peut mettre en usage. De-là naissent des fortunes d'autant plus funestes à la Nation, qu'elles sont rapides & injustement acquises; de-là se forme une classe d'hommes qui croient faire oublier l'origine de leurs richesses en étalant un luxe insultant, & qui parviennent bientôt à exciter l'envie des âmes vulgaires & à fixer sur eux seuls les regards de la multitude; de-là jaillissent tous les poisons qui déchirent le sein de l'Etat, & en altèrent la constitution; qui corrompent les mœurs, énervent les courages, éteignent dans tous les cœurs l'amour de l'ordre & de la vertu. Il est bien étrange qu'il y ait eu des politiques assez remplis de préjugés & assez amis des hommes riches, pour voir la prospérité de l'Etat dans un tel désordre.

L'immortel Victor Amédée n'étoit pas imbu de

pareils principes, lorsqu'il prit tant de sages précautions pour modérer les profits de la finance, & sur-tout quand il porta la Loi qui annulle le bail du fermier d'un impôt, dans le cas où un autre citoyen offriroit d'augmenter d'un fixieme le prix de la ferme (*a*); Loi bienfaisante, qui suffiroit seule pour assurer à son auteur les hommages de la postérité, & qui a garanti jusqu'à nos jours de la contagion du luxe & de la corruption des mœurs tous les Etats de la Maison de Savoie. Tels ne sont pas non plus les principes de Léopold, puisqu'il a toujours dirigé ses vues, depuis le commencement de son regne, vers les moyens de simplifier la forme de l'impôt, & de l'asseoir sur une base unique & invariable.

Il est doux pour un cœur françois de pouvoir joindre à ces deux noms si chers à l'humanité celui de notre jeune Monarque. Louis XVI déclare, à la tête de toutes ses Loix de finance, que le plus ardent de tous ses desirs est de *diminuer le fardeau des impôts, de l'adoucir par la sagesse & l'égalité des répartitions, & sur-tout de réduire les frais de perception* (*b*). Ce dernier objet est le

(*a*) Cette Loi se nomme à Turin la *Loi du Sixieme*.

(*b*) Tels sont les termes de plusieurs Edits, Arrêts & Déclarations du Regne actuel.

principal motif qui l'a porté à créer un nouveau Conseil, où il se fait rendre compte des moyens les plus efficaces de tourner à l'avantage de ses Peuples tous les fruits d'une paix glorieuse. Que ne doit-on pas attendre d'un pareil Tribunal, où préside la douce simplicité des mœurs, l'amour austère du devoir, & le Génie qui a donné successivement la paix à toutes les grandes Puissances de l'Europe ?

Les prodigalités du Souverain, qui font une source non moins féconde du luxe & de l'inégalité des fortunes, accélèrent encore les progrès du désordre causé par les richesses des financiers. Le revenu public appartient à la Nation ; le Souverain n'en est que le dispensateur, & il doit le rendre à ceux qui le lui fournissent, mais sous une forme bien plus utile & plus propre à les enrichir. Il doit l'employer à protéger ses sujets contre tous leurs ennemis, à les maintenir dans tous leurs droits personnels & leurs possessions légitimes, à faire régner parmi eux la paix & le bonheur. C'est à la Puissance publique à établir des communications entre toutes les parties de l'Empire par des canaux & de grands chemins, à resserrer les fleuves par des levées, à construire des aqueducs pour l'arrosement des terrains arides, à faciliter l'écoulement des eaux pour la fertilité
de la

de la terre & la falubrité de l'air. C'est en fécondant ainsi les travaux des hommes par des moyens généraux & puissans , que les Rois deviennent créateurs autant qu'il est donné à l'homme de l'être, & qu'ils font les images de la divinité sur la terre.

Quel plus grand bienfait Pie VI peut-il procurer à ses sujets , que d'achever la belle entreprise qu'il a conçue pour le desséchement des Marais Pontins , & de faire naître de riches moissons sur un terrain qui est maintenant infect , dont les bords ne sont habités que par un petit nombre de pêcheurs misérables & languissans , & dont les exhalaisons corrompent l'air au loin , & dépeuplent la Campagne de Rome ? Quelle conquête plus glorieuse le Grand-Duc pouvoit-il faire , que de rendre à l'agriculture les Maremmes de Sienne , en creusant un lit profond aux eaux pestilentielles qui les couvroient , & de changer un vaste pays presqu'abandonné , maudit par ses habitans , en une Province heureuse & florissante ? Quels projets plus utiles & plus dignes d'un grand Roi , Louis XVI peut-il former , que de construire sur la Manche un Port capable de recevoir les vaisseaux de haut-bord , d'ouvrir un libre passage aux eaux de la Charente , & d'achever ce fameux Canal de Picardie , dont la hardiesse étonnera les

générations futures? Voilà le véritable emploi de la force publique, & le plus noble usage qu'un Souverain puisse faire des tributs de son peuple.

S'il les détourne de cette destination pour les abandonner à ses favoris, il laisse affoiblir les principaux ressorts de l'activité générale, & tarit la source de toutes les richesses. Tandis que l'or accumulé dans les mains d'un petit nombre de Grands fera briller la Cour & la Capitale, l'agriculture privée de l'influence de la puissance publique, fera bientôt réduite à se dépouiller de ses propres avances pour fournir à l'impôt; & chaque palais élevé à l'opulence & à la vanité, fera tomber en ruines des milliers de cabanes de cultivateurs. L'adroit & rusé Charles-Quint, témoin, pendant son séjour à Paris, des prodigalités de la Cour de France & du luxe des tables des Grands Officiers de la Couronne, ne cessoit de vanter la magnificence de François I, & de l'élever au-dessus de tous les Rois de la terre (c): il sçavoit qu'en flattant ainsi l'orgueil de son rival, il l'engageroit à consommer de plus en plus

(c) *Il n'y a pas*, disoit Charles-Quint au rapport de Brantome, *de grandeur au monde pareille à celle d'un tel Roi de France.*

en pompe frivole , des richesses qui l'eussent rendu puissant & redoutable. Mais de retour dans ses propres Etats, il se garda bien d'imiter un exemple qu'il avoit paru si fort admirer.

Les profusions de Henri III envers ses favoris, ses dépenses en *badineries* magnifiques, pour me servir de l'expression de Mézerai, furent peut-être plus funestes que les guerres civiles qui désolèrent son regne. Elles firent inventer des impôts bizarres & désastreux, qui favorisèrent les rapines des financiers, & réduisirent le peuple au plus affreux désespoir; elles donnerent naissance à une foule de Privilèges & d'Offices dont la vénalité s'est consacrée par le temps, & se perpétuera pour le malheur de la France.

Heureux le peuple qui est le seul favori de son Roi ! Heureux, mille fois heureux le Roi qui connoît le prix des tributs de son peuple ! il fera, comme Titus, les délices du monde; il sera l'objet de l'amour & des bénédictions de tous les âges. O spectacle enivrant & divin ! il verra couler à son approche des larmes de tendresse & de joie ! Tel fut Louis XII. Les subsides, que ses guerres d'Italie le forçoient de lever sur ses sujets, lui coûtoient des pleurs amers & les regrets les plus cuisans : sa douleur s'exhaloit en longs soupirs, à

la vue des maux fans nombre que le luxe & la vaine prodigalité de son fucceffeur devoient infailliblement attirer après fa mort fur fon peuple chéri (*d*). Ce bon Roi connoiffoit la vraie deftination du patrimoine de l'Etat ; il fçavoit combien la diffipation du trésor public entraîne avec elle de défordres & de malheurs.

Les richesses publiques doivent être fous l'influence du Souverain , comme ces vapeurs que le foleil éleve de la furface de la terre & des mers , pour les laiffer enfuite retomber en pluies fécondes & faire éclore tous les germes de l'abondance & de la vie. Mais lorsqu'elles s'amoncelent fur les têtes des hommes puiffans , elles reffemblent à ces nuages redoutables , qui , après avoir féjourné dans les hautes régions de l'air , portent dans leurs flancs la grêle & la foudre , & répandent dans les campagnes la défolation & le ravage.

Si le Souverain altere les principes de la force & de la félicité générale , en abandonnant le patrimoine public à la diffipation ou à l'avidité de fes fujets , il ne fait pas moins leur malheur , en

(*d*) *Nous travaillons en vain , s'écrioit-il , ce gros garçon nous gâtera tout.*

rassemblant sur la tête de quelques privilégiés les profits de commerce ou d'industrie, destinés à mettre une multitude de familles dans l'aisance : il semble même que cette nouvelle cause du luxe & de l'inégalité des fortunes trouble plus directement la distribution des richesses. Car en détruisant la liberté des engagements, le monopole rompt la balance des salaires, introduit le désordre & le malheur dans toutes les classes qui lui sont assujetties, & parvient bientôt à étouffer le germe de l'activité générale. Il donne au riche un empire cruel & tyrannique sur les pauvres ; il prive le mercenaire de la récompense justement due à son travail, à ses sueurs & à ses fatigues : il se sert de la misère même pour en augmenter le fardeau, & il retranche d'autant plus la subsistance aux malheureux, qu'il a rendu leurs besoins plus pressans. Sans lui la libre concurrence ouvreroit un champ vaste à l'émulation, & distribueroit les fruits précieux de l'industrie ; mais s'il exerce ses ravages sur une branche de commerce ou de travail, une foule d'infortunés privés de l'exercice de leurs talens, sont obligés de périr dans la misère, ou de languir dans des états où la nature ne les avoit point appelés. A quel prix sont donc acquises ces fortunes si rapides, dont le monopole ose faire un étalage criminel ? Que de larmes ont fait couler ces dépouilles enlevées à l'agriculture,

qu'il accumule au sein des Villes pour y fournir un aliment au luxe & à la frivolité!

On doit donc soigneusement éviter de créer des privilèges exclusifs, ressource trop ordinaire & trop funeste des mauvais gouvernemens, tels que ceux des trois derniers Valois. Mais qu'est-il besoin de rapporter ici tous les maux que le monopole traîne à sa suite? L'expérience ne laisse plus de préjugés à détruire à cet égard; & sans qu'il soit nécessaire de recourir encore à l'exemple de la Toscane, dont le gouvernement, sous tous les points de vue, est digne de tant d'éloges, il nous suffira de fixer nos regards sur la France. La liberté du commerce, qui, depuis le nouveau regne, n'a cessé de répandre ses heureuses influences sur toutes nos Provinces, doit enfin convaincre les plus ardens défenseurs des anciennes opinions, & nous engager de plus en plus à chérir la main bienfaisante qui nous gouverne. On n'éprouve plus de ces secousses cruelles qui faisoient passer le pain du peuple du plus bas prix à la cherté la plus excessive, & qui, en réduisant une foule d'indigens au dernier degré de la misère, excitoient dans l'Etat les plus douloureuses convulsions. On ne voit plus, comme sous les loix de la contrainte, le cultivateur maudire la fécondité de la terre, & gémir dans le sein même de

l'abondance. On ne voit plus sur-tout de ces hommes barbares, qui, par état, s'affligeoient du bonheur public, & ne rougissoient pas d'établir leur fortune & leurs espérances sur le nombre des victimes de la faim & du désespoir.

Les fortunes immenses, qui font le fruit des plus heureuses conquêtes, n'attirent pas sur une Nation de moindres malheurs que les profits du monopole & de la finance. En effet, les guerres étrangères diminuent la reproduction en portant la masse de l'impôt au-delà des bornes qui lui sont prescrites, & en déplaçant les consommateurs. Les plus riches dépouilles des vaincus ne doivent être considérées que comme un foible dédommagement des dépenses directes de la guerre, & elles sont bien loin de remplacer les richesses qu'elle a empêché de naître. Le petit nombre de ceux qui partagent ces dépouilles achetées à un si haut prix, se met donc, dans l'ordre de la distribution des richesses, à la place des hommes enrichis par le monopole, & leurs fortunes rapides & acquises aux dépens de la classe productive, doivent être la source des mêmes désordres. Elles doivent exciter le luxe, changer les mœurs de la Nation victorieuse, & devenir bientôt l'instrument de sa ruine. C'est ainsi que les trésors des Rois de Lydie corrompirent les successeurs de Cyrus,

& rendirent en quelque forte ridicule la puissance des grands Rois de Perse : c'est ainsi que l'or de l'armée de Xercès fit oublier les loix de la nature dans la Grece, & en fit disparoître la vertu : c'est ainsi que les richesses de Carthage, de Corinthe & de l'Asie confumerent la puissance de Rome, & dissipèrent ce colosse énorme que tous les Rois de la terre soutenoient en tremblant. La fortune en donnant la victoire, prépare des défaites, & elle se fait un jeu cruel de détruire les vainqueurs par les dépouilles des vaincus (e).

Croira-t-on que les querelles sanglantes de nos Rois soient moins fatales aux Empires que les guerres anciennes ? ne causent-elles pas le même déplacement des forces nationales ? Les plus brillans succès n'entraînent-ils pas le même désordre dans la distribution des richesses ? Louis XI, justement

(e) *Græcia capta ferum victorem cepit.* (Horat. Epist. I. Lib. 2.)

« *Ac nescio an satiùs foret Populo Romano, Siciliâ &*
 » *Africâ contento fuisse, aut his etiam ipsis carere dominantii*
 » *in Italiâ suâ, quàm eò magnitudinis crescere ut viribus suis*
 » *conficeretur. Quæ enim res alia furores civiles peperit quam*
 » *nimia felicitas ? Syria primùm nos victa corripit : mox*
 » *Asiatica Pergameni Regis hæreditas, »* (Florus, Lib. III. Cap 12.)

odieux à cause de sa sombre diffimulation, de sa basse hypocrisie, de sa haine jalouse, & de sa cruauté froide & réfléchie, Louis XI fit moins de maux à la France que ne lui en firent par leurs guerres Charles VIII, qui conquéroit des Royaumes dans une campagne; Louis XII, qui mérite à tant de titres le nom sacré de Pere du peuple; François I, le Pere des Lettres & le modele des Rois pour la grandeur d'ame & la bonne foi.

Quels fruits avons-nous recueillis des conquêtes de Louis XIV? Les vains délires de l'imagination, le goût défordonné du luxe & du merveilleux, l'épuisement des finances, l'oppression & la misere des peuples. C'est sur-tout depuis son regne, trop glorieux peut-être, que les Souverains veulent avoir des armées toujours prêtes à marcher au premier signal, & que la plus grande partie de l'appareil & des dépenses de la guerre se prolonge pendant la paix. C'est depuis cette époque vraiment funeste que le faste & la rivalité des Rois ont fait croître insensiblement ces corps ruineux & redoutables, & que l'ambition d'un seul suffit pour forcer les autres à suivre son exemple & à s'épuiser comme lui en vains efforts. Qui pourroit évaluer les richesses que la Prusse & l'Angleterre, par l'enflure de leur puissance, ont coûtées à l'univers

depuis un demi-siècle ? Et cependant quels avantages ces deux Royaumes ont-ils retirés de tant de dépenses & de projets ambitieux ? L'Angleterre accablée sous le poids de sa dette nationale & de ses impôts, épuisée d'hommes & d'argent, touche peut-être au moment où elle se verra forcée de descendre au-dessous du rang qu'elle doit occuper parmi les Puissances de l'Europe. Si la Prusse s'est étendue par des conquêtes & des traités, si elle conserve la plus grande influence dans la balance des Etats, c'est aux seules qualités éminentes de son Roi qu'elle doit ces avantages passagers & trompeurs. Le temps apprendra quel sera le fruit de son gouvernement militaire, quand elle n'aura plus de Frédéric ni de Henri pour commander ses nombreuses armées, quand elle ne sera plus protégée par un Roi toujours actif & toujours prêt à déployer les ressources de la plus haute politique & du génie. Les Thébains sont rentrés dans le néant après la mort d'Épaminondas; il en fut de même de l'Épire, quand Pyrrhus ne fut plus; & tel sera toujours le sort d'un Etat, qui par le seul secours d'un grand homme se sera subitement élevé au-dessus de lui-même.

Pourquoi ces braves & fiers Espagnols languissent-ils dans une léthargie funeste, malgré l'enthousiasme & l'amour de la gloire dont ils furent

toujours animés ? Pourquoi ce peuple si actif & si nombreux jadis, met-il maintenant toute sa dignité dans la lenteur & le repos, & laisse-t-il ses campagnes presque sans habitans & sans culture ? Que lui sert-il de s'être baigné dans le sang de tant de millions d'hommes innocens & paisibles, & d'avoir épuisé envers eux tous les raffinemens de la cruauté ? Que lui sert-il d'avoir conquis un nouveau monde, si le nerf de son industrie est sans vigueur, & si ses plus belles Provinces se changent en déserts ? Que lui sert-il d'avoir envahi tout l'or du Chili & du Pérou, si sa soif pour les richesses est devenue plus ardente, si ses besoins sont devenus plus pressans, & s'il est tombé dans l'accablement & la misère ? Je ne m'arrêterai pas à prouver que l'époque de la dépopulation de l'Espagne est marquée par celle de ses conquêtes, ni à faire voir comment l'or du nouveau monde dut faire négliger la vraie source des richesses, sur-tout à un peuple avide & dont les idées étoient naturellement portées au merveilleux & à l'exagération. Il seroit superflu d'expliquer comment cet or dut attirer tous les Grands à la Cour, y produire un luxe extrême, & exciter dans la Nation une fièvre & un délire universels.

O vous, qui réglez les destins des Empires,

& qui faites mouvoir à votre gré une multitude de bras pour le bonheur ou le malheur des peuples qui vous sont confiés, apprenez de notre jeune Monarque à mettre votre gloire dans la modération & l'amour de la paix. Content d'avoir brisé le sceptre des mers, & d'avoir rendu la liberté au Commerce dans toutes les parties du monde, il renonce à tous ses avantages & ne veut plus avoir d'ennemis. Apprenez de lui que les guerres vraiment utiles sont celles qui assurent une paix solide & durable, & qu'au contraire celles qui donnent de nouvelles Provinces ou de grandes richesses pécuniaires, sont souvent funestes au peuple vainqueur.

Les vraies richesses, celles qui naissent des progrès de l'agriculture, doivent nécessairement accroître la prospérité publique, parce qu'elles circulent dans les canaux qui leur sont destinés par la nature, qu'elles s'augmentent par degrés insensibles, & se répandent immédiatement sur la classe la plus active & la plus nombreuse, & qu'en faisant régner l'aisance dans les campagnes, elles favorisent la population. Mais les richesses pécuniaires, qui abondent subitement dans un Etat, sont pour lui un poison mortel, parce qu'elles sont toujours achetées aux dépens de l'agriculture, & qu'en devenant la proie du petit nombre, elles

excitent une fermentation défordonnée dans toutes les têtes.

Tel est donc , en dernière analyse , l'effet des causes factices de l'inégalité des fortunes que nous venons de développer , & , en général , de toutes les causes du luxe. Elles impriment aux richesses un mouvement rapide de la circonférence au centre de l'Empire , & les précipitent dans la Capitale comme dans un gouffre toujours ouvert pour les engloutir. Ce mouvement seroit conforme à l'ordre , s'il étoit réciproque & modéré , parce que les arts utiles & l'agriculture doivent se prêter un mutuel secours , & qu'il faut , dans un grand Empire , des centres de réunion pour la perfection des arts ; mais lorsqu'il est sans cesse accéléré par les fortunes défordonnées des habitans des Villes , il empêche les richesses de refluer vers la terre , ou ne les y laisse pas retourner dans les temps marqués par la nature. En éloignant les consommateurs des sources de la fécondité , il multiplie sans fruit les frais d'échange & de transport , dissipe inutilement une grande partie de l'activité nationale , & s'oppose à la consommation d'une multitude de productions trop pesantes pour être transportées avec avantage. Ces productions , qui perdent entièrement leur prix , ne fournissent plus

au cultivateur les moyens de les faire renaître : elles engendrent une surabondance funeste, qui, par les loix de la concurrence, avilit nécessairement le prix des objets consommés ; de sorte que la reproduction déjà diminuée en quantité par l'effet direct du défaut de consommation, l'est encore en valeur par l'effet réfléchi de cette cause ; d'où il résulte une dégradation qui fait succéder la disette à la surabondance. Bientôt la classe des cultivateurs, éprouvant que ses salaires ne sont plus proportionnés à ses besoins, fait des efforts pour chasser hors de son sein l'excès de sa population, & des milliers de malheureux pressés par la faim abandonnent la charrue pour mendier ou pour grossir la foule des valets & des artisans du luxe. L'opulence des grandes Villes, en offrant un palliatif au désespoir du cultivateur qu'elle a dépouillé, tend sans cesse à dépeupler les campagnes & à mettre le comble à la misère publique (f). Car les hommes suivent

(f) On se tromperoit, si l'on estimoit la proportion du déplacement des richesses par le seul accroissement de la population des Capitales ; car à cause du gaspillage, qui doit être une suite nécessaire du luxe & de la mollesse, cette proportion est beaucoup plus rapide que celle du nombre des hommes attirés au centre de l'opulence. Il ne seroit pas impossible, par exemple, de prouver que la

naturellement le cours des richesses, comme tous les êtres vivans suivent celui de l'élément qu'ils respirent; & les indigens, qui restent dans une classe ou dans une Province de laquelle on a détourné les sources de l'abondance, languissent & meurent comme des reptiles malheureux attachés au limon d'un fleuve qui abandonne son lit.

consommation de Paris suffiroit pour faire vivre dans l'aisance une population double de celle qui y existe, même en y comprenant tous ceux qui doivent être associés à sa dépense à cause des frais de transport & des profits de commerce. En suivant cette idée, on voit qu'il seroit possible que la population des grandes Villes diminuât, tandis que le déplacement des richesses augmenteroit.





S E C O N D E P A R T I E.

Tous les vices du corps politique, de quelque nature qu'on les suppose, perdent, en se développant, les différences qui les caractérisent; leur effet général & commun est de troubler l'ordre de la distribution des forces & des richesses, & d'exciter par ce moyen une fermentation violente dans les Capitales. Tel est, ainsi que je l'ai fait voir, l'effet naturel des profits immodérés de la finance, des injustices du monopole, des prodigalités du Souverain, de l'esprit de conquête, & en général, de toutes les grandes fautes des Gouvernemens. La destruction de tous les Empires, même les plus florissans, tels que l'Egypte, la Médie, la Perse, la Grece & Rome, a toujours été annoncée par cette fermentation funeste qui naît du déplacement des richesses nationales, & l'exemple des Péruviens, qui ont été précipités tout-à-coup de la prospérité à une ruine entière, ne porte aucune atteinte à cette loi générale de la nature. Car ce n'est point un vice particulier de leur Gouvernement, c'est leur ignorance dans l'art des perfidies Européennes, qui a causé leur

leur perte , & leur a fait éprouver une révolution si rapide & si étrange (*a*).

Le luxe est donc un signe unique & infaillible de foiblesse & de décadence. Toutes les grandes maladies des Etats viennent se réunir & se confondre dans le luxe , comme toutes celles du corps humain se réduisent à la fièvre ; & de même qu'un médecin habile juge des ravages & des progrès du mal par l'agitation du sang & par la fréquence des pulsations du cœur , un politique profond estimera toujours les degrés de la misère publique & prédira l'instant de la chute d'un Empire par l'activité qu'engendrent le faste & le goût effréné des plaisirs factices.

Mais le luxe n'est pas seulement le signe des malheurs publics, il en devient lui-même une source inépuisable en multipliant & reproduisant sans cesse les causes mêmes qui l'ont fait naître , & en établissant ainsi une chaîne continuelle de causes & d'effets qui se prêtent un mutuel secours

(*a*) Il est facile de voir que la ruine de quelques petits Etats, qui ont été tout-à-coup la proie d'un vainqueur puissant & barbare , n'a aucun rapport à la question présente , & je ne me mettrai pas en peine de prouver qu'elle n'altère pas le principe que j'avance.

pour porter au comble le désordre & la misère. En effet, le faux éclat qu'il jette, les plaisirs de toute espèce qu'il offre à des yeux éblouis, l'envie de briller qu'il irrite de mille manières, invitent de plus en plus tous les ordres de la Nation à se précipiter dans la Capitale & à consommer leur revenu en dépenses superflues & parfaitement stériles; le faste des Cours accélère encore la rapidité de ce mouvement, en fixant auprès du Souverain une foule de courtisans riches & ambitieux. La dissipation & la vaine prodigalité inévitables parmi tant d'hommes réunis qui ne respirent que le plaisir, l'émulation puérile qui les engage à s'éclipser les uns les autres, & la diminution des revenus causée d'un autre côté par la dégradation des richesses productives, ne tardent pas à déranger les plus immenses fortunes & à occasionner des emprunts de toute espèce. Ces emprunts, en donnant une activité factice au numéraire, élèvent l'intérêt de l'argent fort au-dessus de son taux naturel, & accélèrent encore davantage le cours des richesses pécuniaires vers le foyer du luxe : de-là s'engendre un essaim de capitalistes, qui inventent mille artifices pour fomenter cette agitation désordonnée & pour en recueillir tout le fruit : ils se servent alors de leur argent, comme d'un aimant perfide, pour attirer toutes les richesses que l'impôt avoit

épargnées, & ces hommes avides paroissent les arbitres du bonheur public, parce qu'ils ont l'art de faire passer dans leurs mains tout le numéraire de la Nation.

La plupart des Grands s'étant mis dans l'impuissance de soutenir la dignité de leur rang, assiègeront bientôt le Trône pour obtenir des graces pécuniaires & des emplois lucratifs; & si le Souverain n'est pas lui-même guidé par une sagesse plus qu'humaine, il ne pourra résister au plaisir de les enchaîner à sa Cour par des bienfaits, & il croira affermir sa puissance & accroître sa grandeur en dissipant de plus en plus avec eux le patrimoine public. L'Etat épuisé fera lui-même obligé d'avoir recours aux emprunts & de se mettre ainsi à la merci de ceux qui sont intéressés à sa perte.

Que ne puis-je détailler ici la multitude de maux que ce dernier désordre fait naître! On verroit l'intérêt de l'argent s'élever encore, & les richesses nationales se fixer sans retour au centre du luxe & de la frivolité; on verroit les Receveurs des deniers publics multiplier leurs profits de mille manieres, par l'emploi condamnable des sommes qui leur sont confiées, & forcer le Souverain lui-même à payer l'intérêt de ses propres deniers; on verroit se propager & s'étendre

la classe des rentiers, espece oisive & parasite, dont l'unique soin est de dévorer gratuitement la substance de la Patrie, & les maux publics devenir incurables par la nécessité d'avoir recours aux financiers, qui peuvent seuls offrir les plus grandes ressources dans les emprunts, & que des ministres dissipateurs ont regardés pour cette raison comme les colonnes de l'Etat; on verroit les Grands de la Cour, enhardis par l'abondance trompeuse & passagere que chaque emprunt ramene, se partager sans pudeur le patrimoine de la Nation; les Souverains eux-mêmes, aveuglés par la facilité des emprunts, ne mettre plus de bornes à leurs desirs, à leurs dissipations ni à leurs prodigalités : on verroit la dette nationale s'accroître avec une rapidité effrayante, &, par un contre-coup nécessaire, les taxes & les impositions les plus destructives se perpétuer par le temps, & l'on verroit ainsi se perfectionner l'art d'opprimer les générations futures.

J'aurois pu compter la vénalité des charges parmi les défordres qui naissent des emprunts publics; mais si cette vénalité ch que tous les principes de la raison & de l'équité naturelle, lorsqu'il s'agit d'une Nation vertueuse & qui auroit conservé toute la simplicité des mœurs antiques, elle est peut-être desirable dans un Etat déjà

dégradé par le luxe. Il vaut mieux peut-être que la fortune, toute aveugle qu'elle est, devienne la dispensatrice des dignités & des places, & qu'elle choisisse à son gré ceux qui doivent prononcer sur les biens, la vie, la liberté & l'honneur des citoyens, que d'abandonner ce choix important à l'intrigue & à l'avidité des hommes corrompus. Tel est en effet l'état déplorable d'une Nation avilie par le luxe, qu'à peine la vertu peut-elle y trouver un asile & que le Sanctuaire même de la Justice y est souvent profané; tel est le souffle corrupteur du luxe, qu'en infectant la Société de maux de toute espèce, il éloigne les remèdes que l'on pourroit y apporter, & qu'il altère tous les principes moraux à mesure qu'il détruit la constitution physique d'un Etat. Développons cette triste vérité.

Les mœurs publiques sont le résultat des mœurs particulières, considérées relativement au bonheur général. Quand elles sont bien dirigées, elles sont le meilleur garant des loix, parce qu'elles en assurent l'exécution en faisant chérir les devoirs; elles sont le plus ferme appui des Empires, parce qu'en attachant le bien de chaque particulier à la félicité publique, elles entretiennent l'amour de l'ordre dans tous les cœurs. Mais pour que les mœurs conservent toute leur pureté primitive &

qu'elles tendent constamment vers le bonheur public, il est nécessaire qu'il y ait toujours dans la Nation des hommes enflammés du seul amour du bien & qui conservent précieusement dans leurs cœurs le dépôt du feu sacré : il est nécessaire que ces hommes généreux soient en assez grand nombre & qu'ils aient assez d'ascendant sur les âmes vulgaires pour faire goûter les règles de la sagesse & pour diriger l'estime publique vers les objets utiles & les actions honnêtes; il faut que leur exemple & leurs discours offrent un modèle toujours vivant des mœurs simples & antiques; qu'ils servent de frein au vice & d'encouragement à la faiblesse; qu'ils échauffent tous les cœurs d'un amour mutuel, & qu'ils fassent de tout un Peuple une société de frères & d'amis. Dès que ces Magistrats de l'opinion publique deviennent rares dans une Nation, ou que la clameur des préjugés commence à étouffer leurs voix, la sainte effigie de la vertu s'obscurcit bientôt, l'intérêt de chaque particulier se détache de l'intérêt général; les loix restent sans vigueur & n'inspirent plus que le mépris ou la crainte; l'amour de la Patrie & de l'humanité n'est plus qu'un vain nom; tous les liens qui unissent les citoyens se rompent, & tous les ressorts du corps politique s'affoiblissent.

Or, l'effet naturel du luxe est de diminuer le

nombre des ames grandes & généreuses, & de détruire toute l'influence qu'elles devroient avoir sur le commun des hommes. Comment, parmi tous les devoirs puériles que le luxe impose & toutes les petites passions qu'il irrite sans cesse, trouvera-t-on le temps & le moyen de pratiquer la vertu ? Comment un cœur agité par tant de soins futils & rampans, s'élèvera-t-il à l'amour du bien général ? Comment, avec tant de besoins factices qui le pressent, conservera-t-il cet oubli généreux de soi-même qui caractérise les hommes vraiment vertueux & dignes de servir de modele à tous les citoyens ? L'ame n'est véritablement forte que par la surabondance de ses moyens au-dessus de ses desirs, & si les desirs s'étendent sans cesse & deviennent sans bornes, elle se concentre nécessairement en elle-même & n'est plus capable d'aucun effort de courage. Quand l'imagination dépravée invente sans cesse de nouveaux moyens de jouir, tous les caprices se transforment en besoins, l'amour de soi-même devient exclusif & acquiert chaque jour une activité nouvelle, le cœur se ferme à la bienfaisance & à la pitié, l'homme dégradé ne connoît plus d'autre mobile que le plus vil intérêt. Lorsque les têtes sont pleines des idées frivoles qu'enfante le luxe, & qu'elles sont exaltées par les délires de la vanité, un homme simple, généreux, désin-

téressé, se remarque comme un phénomène extraordinaire, qui n'excite plus qu'une curiosité froide ou une admiration stérile. Heureux encore si les petites ames ne s'attachent pas à le rabaisser à leur niveau, en taxant ses mœurs simples de singularité, & en faisant passer son désintéressement pour un excès d'orgueil !

S'il se forme encore quelques-uns de ces hommes privilégiés, dont la nature devient de plus en plus avare, c'est loin du tumulte des Villes, c'est à l'abri des petites intrigues qui déshonorent la brillante arène où s'exercent tous les courtisans de la fortune. Or, comment des citoyens isolés & parfaitement étrangers au tourbillon qui entraîne tous les esprits, pourront-ils prendre quelque empire sur l'opinion publique ? Que gagneront-ils à parler le langage de la vertu devant ceux qui ne veulent entendre que le langage du vice ? Que leur servira-t-il de vanter les avantages de la générosité, de la bienfaisance & de la justice, quand l'expérience prouvera que les richesses sont la source de toutes les délices, qu'elles assurent presque toujours l'impunité aux méchants, & que la plus basse intrigue peut seule frayer le chemin à la fortune & aux honneurs ? O Sully, digne ami du meilleur de nos Rois, de quelle indignation ta grande ame dut-elle être saisie quand elle se

vit exposée aux insultantes railleries des jeunes courtisans ! Voilà donc les témoignages de reconnaissance que te réservoir ton ingrate Patrie, sauvée par ton bras & ta sagesse ! Ah ! falloit-il revoir ce Louvre où Henri ne régnoit plus ? Devois-tu quitter ta retraite pour livrer le modele des plus héroïques vertus à la profanation des hommes frivoles & avilis par le luxe !

Quand la corruption est au comble, quand la vertu cesse d'être vénérable, l'homme de bien est déplacé dans le monde ; il ne lui reste plus que le parti du silence & de la fuite. Quel fera donc le frein du vice, si l'homme sage perd toute son autorité sur le vulgaire, & si la vertu dédaignée n'a plus de refuge ? Sera-ce le ridicule qui deviendra l'Arbitre de l'opinion publique & le Législateur des mœurs ? Mais il est le fléau de la vertu : persécuteur constant du vrai mérite, il apprend à ne rougir d'aucun vice ; ennemi déclaré de toute regle & de toute contrainte, il enseigne l'art de rendre aimables les penchans les plus défordonnés ; il est la ressource des lâches qui n'osent combattre à nud ; il revêt la sagesse d'ornemens bizarres, pour en triompher plus sûrement. Que fera-ce si le génie abandonnant les armes de la vraie & mâle éloquence, s'abaisse jusqu'à manier les armes dangereuses & perfides du

ridicule ? Il n'y aura plus rien de respectable ni de sacré ; les saints préceptes de la nature feront réduits en problèmes ; la Religion deviendra l'objet de l'ironie la plus amère ; l'audace & l'effronterie des esprits forts & de leurs profélytes s'accroîtront jusqu'au point d'insulter la Divinité dans son sanctuaire redoutable.

Rien ne peut donc s'opposer à la dépravation totale des mœurs , quand l'Etat est en proie aux ravages du luxe. Il y a bien des siècles que Cyrus nous apprend que pour avilir un peuple vertueux & indomptable , le plus sûr moyen étoit d'y introduire le goût du luxe & tous les arts frivoles qu'il traîne à sa suite (*b*). C'est l'artifice dont se servit Aristodème , tyran de Cumes , pour se garantir des attentats de sa Nation , qu'il avoit asservie : le fameux Agricola crut aussi devoir employer les mêmes moyens pour subjuguier ces

(*b*) « *Interjecto deinde tempore , occupato in aliis bellis*
 » *Cyro , Lydi rebellavere , quibus iterum victis , arma & equi*
 » *adempti , jussique cauponas & ludicras artes & lenocinia*
 » *exercere , & sic gens industriâ quondam potens & manu*
 » *strenua , effeminatâ mollitiæ luxuriâque virtutem præstinam*
 » *perdidit & quos antè Cyrum invictos bella præstiterant , in*
 » *luxuriam lapsos otium ac desidiosa superavit.* » (Justinus ,
 Lib. I. Cap. 7.

fiers Bretons , contre lesquels l'orgueil des conquérans du monde s'étoit brisé tant de fois.

Si l'on se rappelle les circonstances qui accompagnent toujours la naissance & les progrès du luxe , on se convaincra de plus en plus de l'influence de ce vice destructeur sur les mœurs d'un peuple , & l'on verra facilement que la chaîne de causes & d'effets qui fait tomber l'Etat dans la foiblesse & l'accablement , doit en même temps dégrader & avilir toutes les ames. Car les fortunes rapides & excessives de tous ceux qui donnent naissance au luxe , en montrant au vulgaire que les richesses sont rarement le prix du mérite & du travail utile , doivent exciter la cupidité & rendre les hommes moins délicats sur les moyens de s'enrichir. Cet exemple fera d'autant plus contagieux , que la multitude , toujours séduite par les apparences , prendra le faste pour un signe certain du bonheur. Bientôt le faux éclat des richesses rendra respectables ceux mêmes qui se parent des dépouilles de l'agriculture & de l'indigent ; on contempera d'un œil avide leurs ressources inépuisables , & bientôt les Grands deviendront sans honte leurs alliés , leurs associés & leurs émules. L'éclat d'un grand nom , qui doit inspirer aux descendans d'un héros le plus vif desir de l'imiter & qui devrait être un gage assuré de

la noblesse & de l'élévation des sentimens, ne servira souvent qu'à couvrir des bassesses & enhardir au crime : l'histoire ne prononcera plus qu'en rougissant des noms glorieux, qui sont consacrés par la vénération d'une longue suite de siècles.

Les riches, toujours environnés de valets, se croiront d'une autre nature que le commun des hommes, & leurs regards ne parviendront plus jusqu'aux malheureux. Pressés par les besoins que leurs dissipations augmenteront sans cesse, enflés en même temps par les prestiges de leur imagination & de leur vanité, ils deviendront durs & impitoyables : accablés du poids du temps & de l'oïveté, malgré le cercle d'intrigues qui les entraîne, ils s'agiteront en tous sens pour varier leurs jouissances, & comme leurs cœurs ne s'ouvriront plus à la pitié ni aux plaisirs de la bienfaisance, ils ignoreront les doux sentimens des ames tendres & vertueuses, & se livreront avec une espece de fureur à tous les objets qui pourront satisfaire leurs passions. D'un autre côté, les artisans du luxe préviendront les desirs de l'opulence : comme l'or tiendra lieu d'honneur & de vertu, ils brigueront les emplois les plus vils, ils réveilleront la sensualité par tous les raffinemens imaginables, ils exciteront la volupté par des enchantemens toujours nouveaux, & la débauche aura une foule de ministres & de victimes.

Il faut l'avouer, quoiqu'il en coûte à notre sensibilité, la corruption du luxe profane les cœurs mêmes qui devroient être par excellence le sanctuaire de la vertu : les femmes, destinées par la nature à servir de rempart & de sauvegarde à l'innocence & aux bonnes mœurs, accéléreront encore les progrès de la dépravation générale. Dans les temps d'une heureuse simplicité, ce sont principalement les femmes qui inspirent le goût des grandes choses. Quoique foibles & timides, elles préfèrent dans les hommes toutes les passions généreuses, la bravoure, l'intrépidité, l'amour de la gloire & de l'indépendance. Sans se plaire aux recherches profondes, elles admirent en nous les grandes qualités de l'esprit, l'étendue du génie, la hardiesse des pensées, la force de l'imagination. Elles aiment à tempérer la fougue de l'homme, & ne sentent jamais mieux leur empire que lorsqu'elles adoucissent un grand cœur, & qu'elles voient à leurs pieds celui qui sçait combattre les ennemis de sa Nation & briser les fers de l'esclavage. A quel degré d'héroïsme ne devoit-on pas s'élever, quand la beauté modeste étoit le prix du patriotisme ? Combien d'efforts de courage ne devoit-elle pas produire dans ces temps fortunés ? La vertu, toute ravissante qu'elle est par elle-même, emprunte encore de nouveaux charmes quand elle paroît sous les traits

de la beauté; elle est toute-puissante quand elle commande par la voix touchante de la femme.

Mais cet empire change d'objet & se détruit bientôt, quand le goût de la parure & de la frivolité domine. Ce goût funeste étouffe celui des grandes choses; il altere en peu de temps les idées de l'honneur & du vrai beau; les besoins sans bornes qu'il fait naître ne tardent pas à porter atteinte à la délicatesse des sentimens; la pudeur alarmée n'a bientôt plus de refuge; cette douce & aimable compagne de la vertu est au loin reléguée avec la simplicité grossière & la sotte crédulité des premiers âges; on lui substitue une pudeur fausse & mensongère, qui n'est en effet que le raffinement du vice & de la volupté; bientôt les trésors inestimables du chaste & véritable amour deviennent le gage d'un honteux trafic. Que d'indignes intrigues, que de moyens avilissans les femmes ne font-elles pas alors obligées de mettre en œuvre pour affermir leur couronne chancelante & retenir le sceptre toujours prêt à leur échapper des mains! Ce sexe, qui sçait nous enchaîner avec des guirlandes de fleurs & en faire des liens indissolubles, quand le souffle de la licence ne les a pas ternies; ce sexe, si digne de nos hommages, tombe dans l'abjection & devient esclave dès que ses faveurs, trop

souvent prostituées au vice, cessent d'être le prix des belles actions.

Plût à Dieu cependant que les femmes, en perdant l'honneur, ne conservassent plus aucun ascendant sur le cœur de l'homme ! mais elles nous enivreront de plaisirs pour nous faire oublier nos devoirs ; elles nous dégraderont & nous rendront semblables à elles-mêmes, pour triompher encore & nous retenir dans leurs chaînes. Voilà sans doute le dernier degré d'avilissement où l'homme puisse être réduit. Qu'il est humiliant de ramper auprès d'une femme sans pudeur, de devenir l'instrument de ses caprices, d'être dévoué à ses penchans ! Qu'un homme dépouillé des nobles prérogatives de son sexe, est digne de mépris & de pitié ! Si le sentiment de l'honneur se réveille encore par intervalles dans le cœur de la femme, elle dédaigne sa conquête, & rougit de ne plus régner que dans l'ame d'un vil esclave. Dans cette confusion, dans ce mépris mutuel, que peut-on attendre de grand & de vertueux ? Les têtes ne se rempliront que d'illusions puériles ; toutes les idées seront petites & rampantes ; on négligera les chefs-d'œuvre où le génie s'étoit plu à mettre en action les plus hautes leçons de vertu, pour accueillir avec transport des productions foibles, licencieuses, monstrueuses ou ignobles ;

on épuîsera toutes les formes pour faire naître des sensations nouvelles, & les femmes, uniquement tourmentées du besoin d'éprouver des émotions fortes, deviendront avides des spectacles les plus atroces & les plus révoltans. Croiroit-on que les combats de gladiateurs, institués d'abord pour accoutumer le soldat aux fureurs de la guerre, soient devenus, dans des siècles corrompus, un besoin pour les Dames Romaines? Elles ordonnoient à grands cris la mort des vaincus; sourdes aux prières de ces infortunés esclaves, qui se prosternoient dans l'arène pour demander la vie, elles applaudissoient avec transport aux ruses cruelles des vainqueurs, aux convulsions douloureuses & aux dernières palpitations des mourans. Et, parmi nous, le temps n'est-il pas venu où les femmes assisteront sans honte aux exécutions des criminels, & repaîtront leurs yeux de ces scènes d'horreur? Dans quels cœurs trouvera-t-on donc désormais la pitié, l'indulgence & tous les sentimens tendres & doux qui doivent consoler la malheureuse humanité?

Tout languira dans la mollesse, ou ne s'agitiera que pour le crime; les perfidies, les infidélités, les trahisons, les jalousies, la débauche seront les seuls mobiles qui entretiendront l'émulation & l'activité dans le monde moral. La foi conjugale,

gale, cette foi sacrée qui est la gardienne des mœurs & l'une des bases les plus solides des Empires, trop souvent & trop indignement profanée, deviendra un objet de raillerie & fera comptée parmi les ridicules. Les plaisirs de la vie domestique seront méconnus & détruits; tous les liens des familles seront rompus. Il n'y aura que des cœurs amollis par la volupté, flétris par le vice, livrés aux passions les plus basses & aux excès les plus honteux.

Si nous parcourions les différens états de la société, nous découvririons par-tout des marques frappantes de la corruption du luxe, & nous verrions le corps politique à la fois attaqué dans toutes ses parties les plus essentielles. Comment, par exemple, ce Magistrat enseveli dans les délices, ou entraîné par un cercle continuel de frivolités, se livrera-t-il à un travail opiniâtre, si nécessaire pour acquérir une parfaite connoissance des loix & des droits de chaque citoyen? Comment conservera-t-il ce noble désintéressement, qui doit être la vertu distinctive de son état, quand il sera sollicité sans cesse par les besoins d'un luxe ruineux? Comment fermera-t-il son cœur à la séduction, quand tous ses sens seront ouverts aux plaisirs corrupteurs? Hélas! quel sera le refuge de l'indigent & du foible? Qui s'offrira pour

essuyer ses larmes, quand ceux même qui sont nés pour le protéger, l'abandonneront à l'avidité des hommes injustes & puissans, ou se ligueraient avec eux pour dévorer sa substance?

La Patrie elle-même fera menacée de n'avoir plus de défenseurs dignes d'elle, parce que l'amour de la mollesse & de l'oïveté gagnera bientôt toutes les conditions, & que les corps s'énerveront en même temps que les âmes. Comment des hommes dégénérés & affoiblis par l'intempérance, supporteront-ils de longs travaux & des marches forcées? Comment résisteront-ils à l'inclémence de l'air, au changement de climat, aux vicissitudes des saisons? La fatigue & les maladies moissonneront plus de soldats que le fer des ennemis; on verra régner dans les camps un luxe asiatique avec une extrême misère, & la plus difficile des victoires qu'un Général pourra remporter, sera de préserver son armée de la faim & sur-tout de l'infâme & barbare avidité des vautours dont elle est environnée. Ferai-je ici l'affreux tableau des hôpitaux militaires? Citerai-je au tribunal de l'humanité ces hommes cruels dont l'unique soin est d'étouffer les sanglots du malheureux, de calculer froidement ses souffrances, & de s'enrichir au prix de ses angoisses? Dirai-je que des hommes en place. . . . Non,

il est des crimes hideux & obscurs dont la peinture ne feroit que révolter & désoler sans fruit les âmes honnêtes, parce qu'ils sont presque toujours impunis, & que ceux qui les commettent ne sçavent point rougir. O soif de l'or, tu es de toutes les passions qui s'allument dans le cœur de l'homme la plus féconde en maux de toute espèce !

Cette soif sacrilège engendrera une guerre intestine entre tous les citoyens ; elle s'irritera par l'affluence de ceux qui aspirent à partager le patrimoine public : les honneurs & les dignités, au lieu de servir de récompense & d'encouragement à la vertu, feront l'aiguillon du vice, l'aliment de l'envie, le salaire de l'artifice & la proie de l'ambition ; le vice effronté s'enorgueillira des dépouilles de la vertu timide ; l'insolente & basse médiocrité l'emportera sur le mérite modeste ; les destins des peuples seront balancés par des mains impures & malhabiles, & le salut de l'Etat sera confié à des hommes sans courage & sans génie. Si la fortune, dans ses caprices, se plaît encore quelquefois à mettre les talens à leur place, ils seront détournés de leur emploi naturel, & ne produiront rien d'utile ni de grand.

Combien d'Hommes d'Etat, à l'exemple des

l'Hôpital, des Sully, conserveront une ame mâle & dégagée de soins frivoles sous la maligne influence d'une Cour voluptueuse & corrompue? Le Ministre le plus habile, partagé sans cesse entre les embarras d'une vaine représentation & la nécessité de se défendre contre ses rivaux & ses ennemis, ne trouvera plus de temps pour servir l'Etat; il laissera flotter au hasard les grands intérêts qui lui sont confiés, pour se maintenir lui-même & conjurer l'orage toujours prêt à fondre sur lui. Heureuse encore la Nation, s'il n'exerce pas son génie pour le malheur des peuples! heureuse, si, pour défarmer l'envie, il n'abandonne pas son pouvoir aux femmes, aux intrigans & aux esclaves!

Pourrois-je décrire tous les malheurs qui naissent de ce seul désordre? O honte! ô forfaits! qui rendront la vie amère à tous les citoyens, s'il en reste encore! Des milliers d'hommes seront sacrifiés pour des projets mal conçus, & souvent pour des motifs vils & détestables; les entreprises les plus importantes & les plus dispendieuses échoueront par l'avarice, la jalousie & l'incapacité des chefs: on verra le lâche, après sa défaite, étaler sans pudeur les marques d'honneur destinées à la vertu, & braver les regards d'une Nation qu'il aura déshonorée autant qu'il étoit

en lui. On parviendra peut-être à un tel degré d'abjection, que l'on croira moissonner plus de gloire en vendant en secret la Patrie, qu'en la défendant. Ce fera une espece de triomphe pour un traître, que de faire briller dans son pays l'or de l'ennemi, le prix même de sa trahison.

C'est alors que l'on traitera de chimeres les nobles sacrifices des ames sensibles & généreuses. C'est alors que l'homme courageux qui osera élever la voix, fera flétri par le ridicule & en butte à la persécution. Mais que dis-je ? Quel est l'homme, quel est le sage qui voudra prendre alors la défense des mœurs & de l'innocence opprimée ? Chacun fera dévoré du desir de se distinguer & de jouir des avantages de la fortune ; & les sages feront-ils plus exempts de cette manie générale que le vulgaire ? Jaloux de fournir un aliment aux conversations des oisifs & de se faire des admirateurs, les philosophes abandonneront bientôt la recherche de la vérité, pour courir après la nouveauté & le paradoxe ; ils sçauront allier le manteau de la sagesse avec la livrée du luxe, & ne rougiront plus de mettre leur génie aux gages de l'opulence (c). Ils négligeront la

(c) Je crois devoir placer ici une anecdote peu connue, qui fait bien voir à quoi s'expose un Homme de Lettres,

défense du vrai mérite, pour prostituer leurs talens à la flatterie & à la louange de la médiocrité & du vice toujours libéral envers ceux qui sont assez lâches pour le parer des ornemens de la vertu. A quel excès de foiblesse & de décadence l'Etat fera-t-il réduit, quand l'activité nationale ne sera plus dirigée vers le bonheur public, quand tous les bras seront sans vigueur, quand toutes les

quand il peut se résoudre à se laisser foudroyer par l'opulence. Un Financier, jaloux de jouer le rôle de Mécènes, avoit créé dans sa maison, sous une dénomination assez honnête, une place qui ne demandoit aucun exercice, en faveur d'un Poète, homme de génie, peu favorisé de la fortune; & il lui avoit fait payer d'avance six mois d'honoraires. Le Poète qui avoit eu la foiblesse d'accepter un pareil poste, s'étoit présenté pendant huit jours de suite à la porte de son bienfaiteur, pour lui exprimer sa reconnaissance, sans avoir pu pénétrer dans l'hôtel. Il rencontre enfin son généreux protecteur dans les rues de Paris, lui demande audience dans sa voiture, monte à la portière, lui témoigne combien il étoit fâché d'avoir différé si longtemps ses remerciemens, & veut lui prouver son empressement à s'acquitter d'un devoir si sacré, par le nombre de fois qu'il s'étoit fait inscrire. *Eh! mon ami*, s'écrie le Mécènes, *j'ignorois que vous fussiez venu; il falloit donc dire au portier que vous étiez à moi.* Ces paroles font rougir le Poète de honte & d'indignation; il ouvre enfin les yeux, quitte brusquement le Financier, & renvoie l'argent reçu avec les intérêts pour huit jours.

ames feront dégradées, quand aucune voix n'osera réclamer contre la dépravation générale, quand on se partagera fans pudeur les dépouilles du foible & le patrimoine de la Nation, quand il n'y aura plus de Patrie?

Ah! détournons nos regards d'un tableau si affligeant, & cherchons, s'il est possible, à les reposer sur des objets plus doux & plus conformes au penchant d'une ame sensible. Qu'il est rare, mais qu'il est beau, dans un siècle de corruption & d'opprobre, de vouer à la Patrie ses plus chers sentimens! O La Fayette, jeune héros, recevez mon hommage; il part d'un cœur capable de sentir le prix des belles actions. Dans un âge encore tendre, vous avez sçu résister aux séductions & aux délices de la Cour; animé par le seul amour de la vraie gloire, guidé par votre seul courage, vous vous êtes arraché des bras d'une épouse chérie, pour aller affronter mille hafards chez des peuples inconnus, & faire respecter le nom François à l'extrémité du monde. Vous nous consolez du malheur de vivre parmi tant d'hommes corrompus & abjects, & vous rappelez à nos cœurs attendris ces temps éloignés où l'on croyoit encore à la vertu.

Eh quoi! feroit-il vrai que parmi nous le luxe,

l'égoïsme & le goût des molles jouissances eussent étouffé le caractère national ? Cette ardeur guerrière, cette activité créatrice, qui sembloit nous distinguer des autres peuples, est-elle donc ralentie ? L'énergie du patriotisme est-elle affoiblie chez une nation qui, dans tous les siècles, a donné tant de preuves de courage, tant de marques du plus héroïque dévouement ? . . . Non, les liens sacrés qui nous attachent à la Patrie ne sont point rompus. Non, ce feu divin qui nous enflamme de l'amour des grandes choses n'est point encore éteint. Il circuloit dans les veines des Daffas & des Du Couëdic ; il anime encore les Vergennes, les Destain, les Bouillé, les Suffren & les Rochambeau : il n'attendoit, pour s'étendre & embraser tous les cœurs, que le retour de l'ordre & l'influence d'un gouvernement sage. Malgré la foule d'ennemis cachés qui dévorent le sein de la France & qu'un luxe corrompteur y a fait naître, sa gloire est encore sans tache, & ses maux vont finir. Un Génie bienfaisant veille sur elle & s'empresse d'essuyer ses larmes. Favorisée des plus doux regards des cieux, enrichie des dons les plus variés & les plus précieux de la nature, à quel degré de puissance, de grandeur & de prospérité n'a-t-elle pas droit d'aspirer & de prétendre sous un Roi juste, modéré, ferme dans

ses desseins, ennemi déclaré du luxe & de la licence ?

Le sein actif & inépuisable de la terre travaille sans relâche à réparer les pertes de la France : un seul beau jour suffit pour effacer une longue suite de calamités & lui rendre toute sa splendeur. Mais pour faire luire sur elle ce beau jour tant désiré, pour ramener parmi nous le regne de l'ordre & des bonnes mœurs, on auroit en vain recours à des loix somptuaires. Elles sont illusoires dans un grand Etat ; elles introduisent sans fruit une inquisition onéreuse & avilissante, & produisent le plus souvent des effets contraires aux vues du Législateur. C'est ainsi que, dans Rome corrompue, les loix portées contre l'usure n'ont servi qu'à rendre ce désordre plus excessif & plus funeste.

S'il étoit possible de détruire le luxe par des remèdes indirects, quel moyen seroit plus efficace que l'exemple de notre jeune Monarque ? Quel cœur honnête peut n'être pas touché de cette noble simplicité de mœurs qui le caractérise & qu'il préfère aux vains ornemens du faste ? Quel François peut résister à l'impérieux penchant qui le porte à imiter son Roi comme l'objet le plus cher de sa vénération & de son amour ? Cepen-

dant le luxe reparoit encore, & il emprunteroit fans cesse de nouvelles formes, si des fortunes rapides, disproportionnées & mal acquises continuoient à lui fournir un aliment. Les causes de cette fièvre des Etats sont si puissantes & si actives, qu'il est impossible de l'appaiser sans l'attaquer dans ses principes. J'ai donc indiqué les vrais remedes en découvrant l'origine du mal, & c'est vers ce seul but que j'ai dû diriger toutes mes recherches.

O vous, Juges vertueux & sensibles, qui m'avez invité à prendre la défense de l'humanité, vous avez sans doute partagé ma juste indignation, quand je me suis élevé contre les premiers auteurs des maux qui affligent la France, & contre les lâches qui, pour la trahir & déchirer son sein, profitent du trouble où la jette la fermentation du luxe. Je dois penser que vous aimez la vérité, que vous ne la cherchez que pour la rendre utile aux hommes. Ce n'est point à des déclamations vagues & sans objet, que vous accordez vos suffrages : vous ne distribuez pas de ces vains lauriers, qui se fanent & se flétrissent sur le front des vainqueurs. En décernant la couronne à celui de mes rivaux qui a le mieux développé les effets & sur-tout les causes & les remedes du vice dangereux que nous combattons, daignez unir

vos voix à la fienne pour imposer silence aux préjugés & confondre les méchans. Faites voir à l'univers qu'il y a encore une Société de vrais sages, & que la vertu trouve en vous des défenseurs courageux & redoutables. Quant à moi, j'ai déjà reçu la plus douce des récompenses. J'ai répandu des larmes sur les malheurs de mes semblables & de ma Patrie. . . . J'ai soulagé mon cœur.

F I N.

Discours sur la France

Vois voir à la femme pour imposer silence aux
prouesses, & confondre les méchans. Fais voir
à l'Univers qu'il y a encore une Société de vrais
sages, & que la vertu trouve en vous des défen-
seurs courageux & redoutables. Quant à moi,
je n'ai rien de plus digne des récompenses.
J'ai répandu des larmes sur les malheurs de mes
compatriotes & de ma Patrie. . . . J'ai souffert
mon tour.

F. M.



vous voyez à la scène pour imposer silence aux
prophètes, et confondre les méchants. Faites voir
à l'univers qu'il y a encore une société de vrais
sages, et que la vertu trouve en vous des défen-
seurs courageux et redoutables. Quant à moi,
je n'ai rien de plus digne des récompenses.
J'ai trop vu des larmes sur les malheurs de mes
compatriotes et de ma Patrie. . . . J'ai souffert
mon cœur.

FIN



vos vœux à la femme pour imposer silence aux
préjugés, et confondre les méchants. Faites voir
à l'univers que j'ai encore une Société de vrais
sages, et que la vertu trouve en vous des défen-
seurs courageux et redoutables. Quant à moi,
j'ai à peine un plus digne des récompenses.
J'ai recueilli des larmes sur les malheurs de mes
compatriotes et de ma Patrie. . . . J'ai songé
mon cœur.

FIN.



Genty, Louis,

Discours sur le luxe

Orleans 1783

Pol.g. 357

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10769175-4